

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



L'intelligence et l'égoïsme

M. Jacques Dubochet, le tout récent prix Nobel de chimie vaudois, a déclaré¹: *Pour moi, la meilleure définition de la gauche et de la droite, on la trouve en biologie. L'altruisme est quelque chose de moral chez l'être humain, mais en biologie c'est une façon de fonctionner. Les fourmis ouvrières sont totalement altruistes car elles travaillent pour la reine, c'est le système qui le veut. En tant qu'êtres sociaux, nous vivons ensemble: nous occuper les uns des autres, ce n'est pas de la bonté, c'est simplement ne pas être stupide, c'est vital pour notre bien commun. Ce n'est pas une valeur morale, c'est une notion d'intelligence: la gauche, c'est l'intelligence, et la droite, c'est l'égoïsme.*

Sur la nature communautaire de l'homme, on ne peut qu'être d'accord: la langue et les mœurs sont des réalités collectives qui sont indispensables à l'individu, comme la famille qui l'éduque, l'encadre et le soutient, comme les institutions politiques, qui font, d'une masse informe d'individus, un peuple organisé et différencié. A défaut d'être tous généreux, nous sommes tous solidaires, c'est-à-dire dépendants bon gré mal gré les uns des autres, et de multiples manières. Le contester au nom d'un individu mythique qui se suffirait à lui-même et dont les autres n'attendraient rien n'est effectivement pas très intelligent.

La droite à laquelle M. Dubochet fait allusion, c'est la droite néo-libérale, individualiste et spéculatrice, axée sur le profit illimité dans la perspective du marché libre, de préférence mon-

dial. Cette droite caricaturale n'est pas la seule. Il existe aussi des droites traditionnelles ou conservatrices qui sont profondément attachées à la notion de communauté. Il existe aussi, à l'inverse, une gauche libertaire qui y est indifférente, et toute une bourgeoisie socialiste, bien installée au pouvoir, qui l'a oubliée depuis longtemps.

La gauche sociale-démocrate parle et agit au nom de la solidarité. Très bien. Son erreur est de vouloir la réaliser par la redistribution obligatoire des richesses. Car le passage par l'Etat dépersonnalise et par conséquent réduit à peu de chose la relation concrète de solidarité. Dans cette opération fiscale, il n'y a nulle générosité, nulle reconnaissance: ceux qui donnent ont le sentiment d'être dépossédés injustement des fruits de leur travail et ceux qui reçoivent n'y voient qu'un dû, toujours insuffisant. Chacun juge la répartition dans une perspective strictement égoïste. C'est dire que la politique de la gauche n'est pas très intelligente non plus.

Si l'individualisme isole l'individu, le collectivisme prôné par la gauche ne supprime pas cet isolement. En le rendant matériellement supportable, il le prolonge et le conforte. On s'y installe.

Quant à la gauche révolutionnaire, l'Europe de l'Est a subi durant septante ans l'échec meurtrier, économique, éco-

logique et social, des régimes totalitaires qu'elle a inspirés. Ici encore, l'intelligence que M. Dubochet attribue à la gauche est en défaut.

Notons en passant que ces régimes réduisent précisément l'individu à sa seule appartenance collective... comme dans la fourmière évoquée par M. Dubochet.

Les humains ne sont pas des fourmis. L'individu n'est pas défini par sa seule contribution à la bonne marche de la fourmière. Il est aussi un être pourvu d'un destin personnel unique. Il détient la capacité de juger les situations par lui-même et d'agir en consé-

quence. En ce sens, l'égoïsme répond lui aussi à un besoin essentiel de l'individu, besoin que ne ressent probablement pas la fourmi ordinaire. L'égoïsme a même un rôle à jouer du point

de vue de l'intérêt général de la fourmière humaine. En effet, pour établir une relation avec autrui, il faut d'abord exister soi-même et s'assurer les moyens de son existence, occuper une place dans le monde, si petite soit-elle, la protéger contre les empiètements, défendre ses libertés pour mieux exercer ses responsabilités, se protéger des nuisances extérieures pour se garantir un minimum de tranquillité de l'âme et du corps. Il y a un égoïsme vital, sans lequel l'altruisme pour lequel plaide M. Dubochet est impossible.

L'humain n'est pas défini par sa seule contribution à la bonne marche de la fourmière.

La personne humaine est à la fois individuelle et communautaire. La droite néo-libérale sous-estime la nécessité communautaire. La gauche, à l'inverse, sous-estime l'importance spécifique de l'individu. La séparation de ces deux réalités, voire leur opposition par le biais des partis, déchire inutilement la société.

L'erreur de l'homme de droite n'est pas d'être égoïste, mais de ne pas étendre son égoïsme à ses proches, de ne pas placer son «je» si précieux dans le «nous» social, qui est une source illimitée de services réciproques. L'erreur inverse de l'homme de gauche n'est pas de se soucier du groupe social, mais de négliger le fait que les libertés concrètes de l'individu et l'autonomie des corps intermédiaires sont nécessaires à l'épanouissement de ce groupe.

Olivier Delacrétaz

PS: Nous avons repris sans discuter la grille d'analyse «gauche/droite» utilisée par M. Dubochet. En réalité, elle n'est que partiellement pertinente. Les écologistes, réactionnaires alliés à la gauche, l'UDC, à la fois libérale en économie et traditionnelle pour le reste, les libertaires des partis pirates, les partisans de la décroissance, les antisépécistes, les partisans du revenu de base inconditionnel – dont M. Dubochet fait partie – et tant d'autres partis ou groupes de pression, récemment surgis des marges du système, appellent des approches complémentaires.

¹ 24 heures du 5 octobre 2017.

Une répression d'un autre âge

Les statistiques sont sans appel: le vol de sacs de vieilles dames est en train d'exploser. Quelques voix conservatrices dénoncent un prétendu «scandale», invoquant la sacro-sainte propriété privée et le non moins sacro-saint respect du troisième âge. Mais ces cris, déconnectés de la réalité du terrain, tombent dans le vide: le vol à l'arraché fait désormais partie de nos mœurs.

Soit dit en passant, ce fait avéré nous amène à constater l'échec total de la politique répressive menée jusqu'ici par les pouvoirs publics.

Une chercheuse en psychiatrie suburbaine affirme qu'un vol de sac à main peut empêcher un processus de radicalisation. A travers ce contact intergénérationnel fugace, en effet, il réinsère le jeune sans repères dans le groupe social et le normalise. Et c'est au nom de cette réappropriation élémentaire de la relation humaine que la doctorante dénonce la présence disproportionnée des forces de l'ordre dans les rues et l'acharnement contre-productif d'une politique axée sur le tout-répressif.

Une expérience tentée au Venezuela par des travailleurs sociaux d'élite encadrés par des policiers triés sur le volet a d'ailleurs montré que la légalisation du vol de sacs permettait d'en réduire considérablement le nombre.

Dans le prolongement de cette expérience, le groupe international *Open Handbag*, animé par le milliardaire Deep Sorrow, milite en faveur d'une dépenalisation générale du vol. Ces néo-libéraux purs et durs rejoignent ainsi les généreuses intuitions («la propriété, c'est le vol») de Pierre-Joseph Proudhon, le plus fécond des penseurs anarcho-mutualistes.

Une ancienne conseillère fédérale, stigmatisée par l'association de M. Sorrow, propose de faire un premier pas en décriminalisant le seul vol de sacs à main. La gauche y est favorable, par souci d'intégration. Le centre et la droite s'y sont ralliés, mais il s'agit surtout pour eux d'en finir une fois pour toutes avec un problème périphérique qui trouble leur confort moral et entrave leurs activités proprement électorales.

Toutefois, les partis bourgeois veulent encadrer cette libéralisation par un train

de mesures, concernant notamment les modalités du vol. Le président du PLR a déclaré: «Attention! Nous voulons faire preuve d'ouverture, mais ce, dans le respect rigoureux de nos valeurs traditionnelles.» Les Jeunesses socialistes dénoncent une «attitude rétrograde qui nous ramène tout droit au Moyen Age».

L'UDC, surfant sur les peurs, inonde les réseaux sociaux de photographies et témoignages de vieilles dames «victimes» d'un vol à l'arraché.

Le PDC exige que l'Etat gère lui-même le vol des sacs à main, garantissant du même coup la légitimité de l'expérience et la sécurité des familles. Un impôt substantiel pourrait ainsi être perçu sur le produit de ces «vols», dont une partie servirait à financer un soutien psychologique destiné aux parents des jeunes «voleurs».

La Municipalité de Lausanne a pour sa part dessiné un large périmètre, dit «de transfert autorisé», dans lequel le vol de sacs à main sera dépenalisé, mais dûment contrôlé par des larcinologues expérimentés. Des maroquiniers diplômés s'assureront de la traçabilité et de la qualité des sacs volés, et des hygié-

nistes patentés contrôleront leur état de propreté avant et après le transfert. De la sorte, on maîtrisera l'entier d'un processus qui, n'en doutons pas, sera suivi de près par les abolitionnistes du monde entier.

Des opposants invoquent l'appel d'air que constituera le périmètre de transfert autorisé et prédisent un afflux massif de petits délinquants en provenance non seulement de toute la Suisse, mais aussi de la France et de l'Allemagne voisines. Ils prétendent encore que les vols autorisés ne remplaceront pas les vols sanctionnés mais s'y ajouteront et aggraveront une situation déjà chaotique. Ils affirment enfin qu'une politique qui vise à combattre le mal en le légalisant ressortit à une politique de Gribouille.

Les autorités lausannoises ont balayé ces arguments au goût de ressassé, soulignant notre immense retard sur l'Europe et appelant les grandes villes vaudoises et suisses à suivre son exemple, dans la perspective d'une future loi fédérale sur les vols de sacs à main enfin digne du XXI^e siècle.

D.

Un pasteur genevois dans son siècle

*L'important, comme toujours, se situe au-delà: au-delà ou en deçà. Dans les interstices, en fait.*¹

Dans son dernier ouvrage, le philosophe Eric Werner brosse le portrait de son père. Sa démarche est davantage celle d'un peintre impressionniste que d'un biographe scrupuleux. C'est par petites touches, par couches successives, qu'il dépeint le parcours intellectuel, politique et théologique de l'homme. Il le décrit dans ses divers engagements civiques, afin de «le faire revivre tel qu'il est apparu aux autres de son vivant»², afin de prolonger quelque peu sa trace. L'auteur ne s'intéresse pas ici à toutes les facettes de la vie de son père, mais à «ses grands choix de vie», à ce qui «a fait sens» dans son existence, aux raisons de son engagement.

La démarche n'en demeure pas moins rigoureuse. Eric Werner accomplit un véritable travail d'historien, très bien documenté par de nombreux articles, des témoignages, des pièces d'archives familiales, des notes manuscrites, des photographies, des pièces de correspondance. L'auteur accorde une grande importance à la production écrite de son père, ses prédications, ses articles et ses ouvrages. Ainsi, cette lecture fait revivre fidèlement toute une époque dans laquelle chaque lecteur romand et protestant retrouvera un peu de ses origines ou de son histoire vécue.³

Alfred Werner (1914-2005) grandit dans le milieu protestant genevois de l'Entre-deux-guerres. Il vit dans une famille bourgeoise d'origines plutôt aisées et cultivées, plusieurs de ses ancêtres sont des figures importantes de la vie intellectuelle genevoise. Selon l'auteur, le protestantisme d'Alfred Werner est indissociable de son enracinement familial. Il s'inscrit en effet dans une lignée de pasteurs, et il doit à ses origines françaises une mémoire huguenote très présente, ainsi qu'un attachement aux valeurs républicaines, comme garantie de liberté pour les protestants de France.

Après une formation en humanités classiques, Alfred envisage le pastorat. Toutefois, suivant le conseil de ses parents, il entreprend tout d'abord des études de lettres. Il consacre son mémoire de licence à Descartes moraliste, lui-même tiraillé entre deux voies: «D'un côté s'ouvre une carrière d'humaniste, de l'autre retentit un appel.»⁴ Ce choix existentiel entre la voie cartésienne pour atteindre au bonheur et l'appel irrésistible de Dieu est le chemin de Damas d'Alfred Werner. Il écoute la voix de l'Évangile qui le «poursuit sans trêve ni relâche», selon ses propres mots⁵, et fera le choix de Blaise Pascal (figure du christianisme qui l'inspirera toute sa vie), car l'homme ne peut se passer de Dieu. Dans son mémoire de fin d'études de théologie (*Le problème de l'eudémonisme chrétien d'après les Évangiles synoptiques*), il continue sa recherche autour de la question du bonheur. Pour lui, l'aspiration chrétienne légitime au bonheur trouve son seul accomplissement dans le cadre de l'Évangile.

La colonne vertébrale de toute la pensée d'Alfred Werner, c'est Jésus-Christ. Cette foi en Dieu fait homme est vivifiante, elle le préserve de la dérive spiritualiste d'une morale sans Dieu. Selon une perspective exclusivement théocentrique, le pasteur Werner s'attache à montrer que la sagesse, la prudence, la politique intelligente et la raison ne valent rien en elles-mêmes et ne peuvent sauver l'homme. L'autonomie, dans le sens de la vie sans Dieu, mène à la perte. L'essentiel est le retour à Dieu, en toutes choses.

Le contexte d'affirmation intellectuelle d'Alfred Werner est celui de la montée des fascismes et du national-socialisme. Dès lors, il se méfie des systèmes et leur préfère les attitudes. S'il prône une attitude libérale, il en condamne la cristallisation en un système idéologique: le libéralisme. Prudent face à toutes les dérives idéologiques, il n'a jamais été révolutionnaire, ni même tenté par le marxisme, car il discernait les mêmes pièges à la base de toutes les formes de totalitarismes. Aux yeux du pasteur Werner, la seule voie véritable et libératrice, c'est le christianisme, la foi non pas en une idée, mais en un Dieu incarné. Comme le résume son fils, en matière de pensée politique, «c'est Dieu, invariablement, qui trace le cadre de sa réflexion: Dieu, ou encore l'Écriture sainte.»⁶ Cela n'a pas empêché Alfred Werner de s'engager à plusieurs reprises sur le terrain politique, mais avec mesure. En effet, il dénonce l'idolâtrie de la politique et il se garde bien de tomber dans ce piège qu'il perçoit comme un redoutable *divertissement*, au sens pascalien.

Bien qu'il soit issu d'un milieu plutôt bourgeois, son attitude libérale et humaniste le fait opter pour des prises de position souvent rattachées à la gauche politique. Il est l'un des premiers, en Suisse, à sensibiliser l'opinion sur les dangers des armes de destruction massive. Il s'engagera publiquement dans la lutte pour éviter que la Suisse développe un programme d'armement nucléaire. De même, il prendra position en faveur des objecteurs de conscience, non dans un but de pacifisme total (gare à l'idéologie!), mais dans un but humaniste de «civiliser la défense nationale»⁷, selon la jolie formule de l'auteur. L'auto-défense est légitime, mais pas de n'importe quelle manière, il est du devoir de l'homme de lui fixer un cadre humain.

Alfred Werner s'engage dans d'autres combats politiques réputés «de gauche», comme la dénonciation de l'apartheid, le soutien à l'État d'Israël (dont la politique militariste et expansionniste finira par le désillusionner) ou encore l'idée d'un gouvernement mondial fédéraliste pour mettre un terme à la guerre. Malgré son combat contre l'idéologie, il semble que l'idéalisme de son époque ne l'ait pas laissé tout à fait indemne. Toutefois, son idéal

demeure céleste: *Si la malédiction de la violence existe hélas dans notre monde, il y a néanmoins un fait encore plus puissant que la bêtise et la perte. Ce fait, c'est la réalité d'un Amour qui s'est laissé crucifier pour tous les hommes, afin qu'ils deviennent citoyens d'une patrie universelle où la justice habitera.*⁸

Théologiquement parlant, le pasteur Werner adopte là encore une position modérée qui lui est propre. Ni vraiment libéral, ni vraiment barthien, il opte pour une ligne intermédiaire, puisant à la fois dans les deux courants, mais également distincte des deux. Son inscription dans la tradition humaniste le rapproche des libéraux, mais son attachement absolu à la Parole de Dieu l'apparente au barthisme. Cette troisième voie entre libéralisme et barthisme est propre aux pasteurs suisses romands (notamment Vinet qu'Alfred Werner admirait beaucoup).

Penseur libre, courageux et souvent précurseur, modéré et prudent, faisant toujours l'effort de rester christo-centré, Alfred Werner est une figure sociale marquante de son époque. Il a pris part de manière très active à tous les débats importants de son siècle. Toutefois, il serait faux de réduire Alfred Werner à ses positionnements intellectuels, théologiques et politiques. Son engagement dans la vie pastorale, les trois visites quotidiennes qu'il effectue auprès de ses ouailles, l'oreille attentive qu'il leur prête, sa curiosité bienveillante et le plaisir de la rencontre qu'il cultive ont sans aucun doute contribué à son équilibre. Dans sa jeunesse, il s'est engagé comme scout, puis à Zofingue (qu'il préside entre 1936 et 1937). Marié la veille du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, il sera mobilisé après deux jours de voyage de noces et servira sa patrie comme militaire. Sa production littéraire est aussi la marque de son engagement dans la vie intellectuelle et culturelle de l'Église

protestante en Suisse romande (il travaillera pour la *Vie Protestante* et les *Cahiers protestants*). Amoureux de la Suisse, il s'engage dans la revue des *Pages suisses* qui met en valeur le patrimoine helvétique. Se gardant du nationalisme, Alfred Werner n'en est pas moins attaché aux valeurs de la Suisse de 1848: pluralisme, démocratie directe, fédéralisme. Ce portrait d'homme engagé parle pour toute une génération d'hommes et de femmes qui se sont investis pour la collectivité.

Tout en nuances, dans ses multiples interstices, Eric Werner esquisse la figure de son père avec une grande pudeur. «On ne saurait tout objectiver»⁹, dit-il dans la conclusion ultime de l'ouvrage. Respectueux, il avance des hypothèses d'interprétation, sans jamais contraindre la pensée de son père. Sous la démarche du fils qui travaille à perpétuer un peu la trace de l'engagement paternel, on sent aussi l'exercice personnel du philosophe qui se confronte à une pensée amie et intime, tout en s'en étant distancé. Ce que nous retenons surtout de cette lecture, c'est que l'histoire, matière vivante, s'appréhende toujours mieux lorsqu'elle se raconte au travers des destinées humaines. Par delà les complexités et les nuances d'une vie, Eric Werner nous livre un témoignage fécond qui fait revivre une époque pas si lointaine, mais différente à bien des égards.

Cosette Benoit

¹ Eric Werner, *Portrait du père. Un pasteur genevois dans son siècle*, Sion, Xenia, 2017, p. 27.

² *Ibid.*, p. 9.

³ L'auteur de cet article a, par exemple, eu le plaisir de lire quelques lignes sur les camps chrétiens de Vaumarcus, où ses grands-parents se sont rencontrés.

⁴ Eric Werner, *op. cit.*, p. 31.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 38.

⁷ *Ibid.*, p. 102.

⁸ *Ibid.*, p. 118.

⁹ *Ibid.*, p. 138.

Les exigences d'une haute magistrature

Mme Nurria Gorrite, présidente du Conseil d'État, est double nationale: vaudoise donc suisse d'un côté, et aussi espagnole d'origine catalane et basque. C'est forte de ce second rattachement qu'elle s'est exprimée, dans *24 heures* et dans d'autres médias, sur le conflit entre Madrid et Barcelone relatif à l'éventuelle indépendance de la Catalogne et au scrutin d'autodétermination. Elle n'a pas caché être opposée à cette indépendance, tout en appelant à une solution pacifique qu'elle sait difficile à trouver.

La double nationalité de la conseillère d'État n'est peut-être pas aussi problématique que l'eût été celle de M. Ignazio Cassis comme chef du département fédéral des affaires étran-

gères, comme *La Nation* l'a montré dans un numéro précédent et comme l'intéressé l'a lui-même ressenti; elle n'en est pas moins potentiellement délicate. Une part importante de la population vaudoise est d'origine espagnole, voire catalane. La présidente du gouvernement doit veiller à la concorde de notre peuple, et non entrer dans des débats susceptibles d'agiter et de diviser une partie de celui-ci. On se permet de demander respectueusement à Mme la présidente de garder, en public, le silence sur ce conflit: s'agissant d'une affaire intérieure d'un autre État, la neutralité sied à la première dame d'un Canton suisse.

J.-F. C.

Impulsions 2022

Face à la socialisation rampante qui caractérise la tendance de notre régime rad-soc, les organisations économiques faitières ont publié, sous le titre *Impulsions 2022* un programme d'action dont la réalisation rééquilibrerait la politique vaudoise. Il convient de saluer l'entente des «Quatre Grands» (Chambre vaudoise du commerce et de l'industrie, Chambre vaudoise immobilière, Fédération patronale vaudoise, Prométerre) qui formulent une septantaine de revendications qu'elles feront valoir durant la législature, afin de maintenir la prospérité du Canton. Ces propositions concernent la fiscalité, la formation, la santé, le social, les infrastructures, l'aménagement du territoire et les constructions, l'énergie et l'environnement, l'agriculture. Cette dernière mise à part, on note – et on se plaît à souligner – qu'il n'y a pas de chapitre concernant le soutien à l'économie, dont le succès ne doit pas dépendre des deniers publics.

Il n'est pas possible de détailler ici toutes les idées contenues dans ce mémoire, qu'on trouve sur internet sous la mention «Impulsions 2022». Signalons-en quelques-unes en résumé:

– alléger la fiscalité ordinaire des personnes physiques (sur la fortune

et le revenu), qui est une des plus gourmandes de Suisse, et supprimer l'impôt sur les successions et les donations en ligne directe, à l'instar de nombreux cantons;

- renforcer le contrôle des performances des élèves pour évaluer les effets de la LEO et améliorer leur préparation au monde professionnel (profils de compétences, orientation, information sur les formations professionnelles supérieures);
- desserrer le corset dans lequel l'Etat tend à enfermer les cliniques privées et les EMS, rejeter l'initiative sur l'assurance des soins dentaires sans contre-projet, transformer le CHUV (aujourd'hui service de l'Etat) en établissement autonome de droit public doté d'un conseil d'administration;
- observer les normes de l'aide sociale fixées par la Conférence intercantonale (que notre Canton dépasse volontiers), refuser tout nouveau développement de l'appareil social;
- adapter le réseau routier aux besoins actuels dans les tronçons surchargés et améliorer le système P+R;
- ajuster sur divers points la procédure en matière de construction,

traiter sur pied d'égalité les investisseurs privés et publics pour la taxation de la plus-value, ainsi que les propriétaires dont le terrain constructible passe en «zone à affectation différée» ou en zone agricole;

- revoir la planification énergétique à la lumière de ce qui est politiquement réalisable (par exemple pour les éoliennes), ne pas augmenter les taxes environnementales;
- renforcer la formation professionnelle agricole et la vulgarisation, notamment pour ce qui a trait à l'entrepreneuriat et à l'innovation technique, revoir la fiscalité des immeubles agricoles pour atténuer les effets désastreux de la nouvelle jurisprudence du Tribunal fédéral en envisageant de passer à un système «moniste» bien dosé.

Il y a là du grain à moudre pour nos autorités. Voudront-elles s'en inspirer? Du côté du Conseil d'Etat, les premières réactions n'incitent pas à l'optimisme. M. Maillard, sans avoir encore lu le mémoire, le démolit pour ce qu'il croit en savoir: «Ce sont de vieilles potions. Mais elles vont à l'encontre de la réalité» (accroissement des inégalités, du nombre des chô-

meurs en fin de droit). Pourtant, il n'y a nul démantèlement de régime social dans le programme. M. Broulis caricature aussi le projet: «C'est une liste de souhaits, comme les syndicats le font souvent en demandant l'impossible pour avoir quelque chose»; il faut faire des compromis; la vraie vie, c'est de trouver des équilibres. Pourtant, les revendications sont toutes fondées et l'ensemble, novateur certes sur divers points, reste cadré de façon réaliste et praticable si on le veut bien. Mais le veut-on? Il n'y a pas grand chose à attendre d'un Conseil d'Etat qui prétend maîtriser les charges en présentant un budget où les dépenses ordinaires (sans les investissements) augmentent de 2,8% en un temps d'inflation zéro!

Il appartient donc au Grand Conseil, où le centre-droite est numériquement plus fort, de relayer, à coups de motions, le travail des organisations faitières. Il profiterait ainsi de l'impulsion donnée à un mouvement de rétablissement d'une politique plus respectueuse de la responsabilité des personnes et des familles, plus sensible à leur liberté et plus amicale envers les contribuables qu'on ose prétendre heureux.

Jean-François Cavin

La haine de soi, voilà l'ennemi!

Pour un chrétien éduqué à tendre l'autre joue, il n'est pas simple d'admettre que la politique se fonde sur l'opposition ami/ennemi. Une cité qui n'a pas d'ennemis n'existe pas, ne peut plus exister. En général, elle n'a pas besoin d'en chercher un, et si, pour un certain temps, elle semble ne pas en avoir, elle en construit.

Après qu'il eut été embarrassé à New York par les questions d'un chauffeur de taxi pakistanais s'étonnant que l'Italie n'eût point d'ennemis, l'écrivain Umberto Eco prononça en 2008 une conférence à l'université de Bologne, intitulée *Construire l'ennemi*. Le ton est tantôt sérieux, tantôt ironique, comme si Eco voulait mettre à distance le fait scandaleux qu'un pays, voire un individu, ne puisse vivre sans ennemi. Parler d'ennemi, ne serait-ce pas encenser la guerre, la violence, le mal? Or le progrès de la civilisation n'abolit pas la figure de l'ennemi. Eco déclare au Pakistanais en riant jaune: *Les Italiens n'ont pas d'ennemis extérieurs, et, de toute façon, étant sans cesse en guerre les uns avec les autres, ils n'arrivent jamais à se mettre d'accord pour établir qui ils sont: Pise contre Lucques, guelfes contre gibelins, Nordistes contre Sudistes, fascistes contre partisans, Mafia contre Etat, gouvernement contre magistrature – et dommage qu'à l'époque il n'y ait pas eu la chute de deux gouvernements Prodi, sinon j'aurais pu lui expliquer avec.*

L'identification d'un ennemi est un processus presque naturel. Il n'y a pas besoin de se forcer. La figure de l'Autre est ambivalente. Elle est nécessaire à la construction de notre identité propre, nous nous reconnaissons nous-mêmes en découvrant autrui, mais autrui nous est aussi insupportable... parce qu'il n'est pas nous.

D'autre part, la menace réelle ne suffit pas, il faut aussi construire un ennemi parfaitement détestable. Catilina est l'ennemi de la République romaine, mais Cicéron a besoin de le décrire comme un être encore plus répugnant qu'il n'est. L'ennemi comme il faut est très différent de nous; il est laid et étrange, sent mauvais, son corps a des défauts, ses mœurs nous dégoûtent. Parfois un souci de justice adoucit notre haine. Eschyle est capable d'empathie avec les Perses, César peut comprendre les Gaulois, Tacite admire les Germains, mais le naturel reprend vite le dessus. Si nous manquons d'ennemis à figure humaine, nous les remplaçons par des menaces telles que le capitalisme, le communisme, les inégalités, la faim dans le monde, la pollution...

Eco achève son exposé par quelques phrases sur *Huis clos*, la pièce de Sartre où trois personnages récemment décédés sont condamnés à vivre dans une chambre d'hôtel pour toujours. C'est un enfer sans diabolins tourmenteurs. Chacun des personnages sera le bourreau des deux autres.

Eco tait un aspect du problème. Quand plus aucun ennemi ne nous menace, quand la paix semble régner et que les plaies naturelles ou sociales nous épargnent pour un temps, que faisons-nous? Nous nous retournons contre nous-mêmes, nous nous mettons à nous haïr et devenons notre pire ennemi.

C'est ce qui arrive peut-être aux peuples européens d'aujourd'hui. Après deux guerres effroyables, ils ne veulent plus d'ennemis ni de conflits. La paix entre Européens est censée profiter aussi aux nations extra-européennes. Si celles-ci respectaient les «valeurs» et les «droits humains»

inventés en Europe, elles seraient les bienvenues dans l'Union et pourraient vivre sans ennemis jusqu'à la fin des temps.

Or il se trouve que les peuples européens diminuent alors qu'ils vivent en paix depuis septante ans. Ils ne sont certes pas encore comme des baleines s'échouant sur les plages pour mourir. Les Européens ne se suicident pas plus que dans les temps anciens. Leur demanderait-on s'ils veulent vivre, ils répondraient que oui.

Il semble pourtant que des pulsions morbides les travaillent. Il s'agit pour eux de se punir pour des fautes que leurs ancêtres auraient commises: la colonisation, l'exploitation du tiers-monde et la mise en esclavage de ses habitants, le racisme, les guerres de religion, la destruction de la nature, la consommation d'animaux, le mépris des femmes. Les punitions prennent diverses formes. D'abord la dénatalité, nous n'engendrons qu'avec parcimonie, nous ne voulons pas prolonger

notre existence collective; nous assistons nos vieillards quand ils désirent en finir; nous nous livrerions volontiers à l'eugénisme pour éliminer tous les êtres imparfaits. De nombreux pièges sont placés sous les pieds de ceux qui s'obstinent à vivre: la toxicomanie «facilitée», la consommation excessive de médicaments, l'épuisement professionnel provoqué par des tâches absurdes et des règlements pointilleux; les cancers, l'obésité, la boulimie et l'anorexie; la destruction de la famille et la solitude subséquente; l'accueil enthousiaste de populations envahissantes que l'on n'ose pas considérer comme menaçantes: on leur a fait du mal, il est juste qu'elles suppléent nos existences pécheresses.

Faut-il désespérer? Pas forcément. Notre nihilisme se transformera peut-être en un nouvel ennemi providentiel auquel nous nous opposerons dans un dernier sursaut et qui nous aidera à retrouver la volonté de vivre. Qui sait?

Jacques Perrin

Cours d'histoire du Pays

L'Université populaire de Lausanne organise dans les mois qui viennent deux cours d'histoire de notre Pays qui retiennent l'attention. On l'en félicite.

M. Claude Berguerand propose, en dix séances, «un voyage au Moyen Age autour d'Othon III de Grandson». Il y sera largement question, bien entendu, de ce grand seigneur et poète, et du duel judiciaire qui lui coûta injustement la vie (le jugement de Dieu n'est pas infaillible). Mais le médiéviste parlera aussi des dynasties nobiliaires vaudoises, des usages judiciaires et d'autres aspects de la vie du Pays de Vaud au Moyen Age. Le lundi

de 18h30 à 20h du 8 janvier au 19 mars 2018.

Signalons aussi le cours de quatre séances donné par M. Olivier Meuwly sur 1917, «l'année qui changea le cours de la guerre»: massacre du Chemin des Dames, révolution russe, entrée en guerre des Etats-Unis, déclaration Balfour... Un centenaire qu'il convient de marquer. Le lundi de 19h à 20h30 du 13 novembre au 4 décembre 2017.

Programme complet et inscriptions sur www.uplausanne.ch

C.

Noces et concertos

Le public mélomane du bassin lémanique commence à connaître l'étonnant Teodor Currentzis qui électrise Purcell à Genève, Rameau et Mozart à Montreux. Le chef grec bouscule ses auditeurs par des choix radicaux, défendus avec une conviction communicative. Car au-delà de sa dégaine de dandy gothique, il y a un musicien de grande race, rigoureux et exigeant. Sûr de lui, il affiche un orgueil enfantin, déclarant, par exemple, que son *Don Giovanni* est le meilleur de toute la discographie! Ben voyons. Il est vrai qu'après l'avoir écouté, sublimé par la prise de son de Nicolas Bartholomée, on a envie d'envoyer au purgatoire tous nos disques chéris des années soixante et septante, avec leurs récitatifs desséchés, leurs orchestres d'hippopotames asthmatiques. Et puis on les garde quand même, en soupirant, à cause de quelques voix inoubliables qui ont illuminé notre jeunesse.

D'un éclectisme extraordinaire, Currentzis est à l'aise dans un répertoire qui s'étend d'Hildegarde von Bingen à Ligeti, en passant par Haendel, Verdi, Mahler, Chostakovitch ou Berg. Pour comble de singularité, au lieu de s'établir dans une capitale artistique reconnue, il a choisi comme port d'attache, après Novosibirsk, Perm dans l'Oural.

Le couplage de son dernier CD est déroulant, qui associe *Les Noces* de Stravinsky au *Concerto pour violon* de Tchaïkovsky. Car il est difficile de trouver des œuvres à l'esthétique aussi diamétralement opposée. On rappellera que la création des *Noces*, dans la version définitive pour quatre pianos, percussions et voix, eut lieu à Paris en 1923, sous la direction d'Ansermet. Le texte original des contes russes était adapté par Ramuz. La prose du Vaudois, qui a longtemps été privilégiée, cède désormais assez souvent, et à notre dam, le pas à la version russe, que l'on peut considérer comme une autre version originale.

Avec son équipe sibérienne, Currentzis a naturellement choisi cette dernière. Il exacerbe la sauvagerie primitive de la partition: les pianos, prodigieusement percussifs, propulsent des voix brutes qui s'exclament en cris acides et saccadés; le mélodisme fruste est lapidé par une rythmique rageuse. Curieusement, le choix de la langue passe presque inaperçu, les phrases étant de toute façon incompréhensibles, dépecées, hachées par l'implacable martelle-

ment des instruments. L'absence de texte et traduction dans le livret est d'autant plus regrettable.

Mais assez de brutalité anguleuse: tout en fondu enchaîné, le concerto de Tchaïkovsky est la promesse de douces et mélancoliques voluptés. Or il est abordé avec un tonus robotique, pour prouver qu'on peut débarrasser ce séduisant chef-d'œuvre du sentimentalisme sirupeux qu'une vitupérable tradition interprétative a trop longtemps imposé. Patricia Kopatchinskaja, la soliste ukrainienne, est une sorte de géniale tigresse, à la manière de Martha Argerich à ses débuts. Elle déboule dans la partition avec la souveraine autorité d'une virtuosité étincelante, joue beaucoup sur les contrastes dynamiques, se permet quelques agaceries improvisées, et emporte enfin l'adhésion même des plus rétifs à cette provocante entreprise de décapage.

Un ami à qui j'avais prêté le CD a trouvé une bonne raison à l'association imprévue des *Noces* et du concerto: les deux pièces ont été composées dans le canton de Vaud. Ce qui est notoire pour Stravinsky l'est moins quant à Tchaïkovsky. Et pourtant, entre 1877 et 1879, il a fait de nombreux et durables séjours à Clarens dans la villa Richelieu, pendant lesquels il a travaillé à son opéra *Eugène Onéguine* et composé l'intégralité du célèbre *Concerto pour violon op. 35*.

* * *

Le 20 août dernier, lors du festival de Lucerne, Patricia Kopatchinskaja paraissait sur scène affublée d'une volumineuse et ridicule robe bouffante blanche, probablement négociée à la fin de quelque mariage ouzbek, choix d'autant plus consternant qu'elle devait défendre une partition au caractère funèbre. Bon, on réprime son fou rire, on ferme les yeux et on écoute le *Concerto pour violon «Hommage à Louis Soutter»* de Heinz Holliger, dirigé par le compositeur. On rappellera que l'œuvre avait été commanditée par l'OSR pour célébrer son 75^e anniversaire, et créée par icelui en 1995 (vingt ans déjà!), avec Thomas Zehetmair en soliste dédicataire. Ce dernier continue à la défendre régulièrement sur les scènes internationales.

Le concerto dure trois quarts d'heure, enchaînant sans interruptions quatre mouvements, inspirés par la vie et la peinture de Soutter: *Deuil – Obsession – Ombres – Epilog*. Holliger a toujours été fasciné par les artistes marginaux, qui lui ont été une riche source d'inspiration: Celan, Hölderlin (*Scardanelli-Zyklus*), Robert Walser (*Schneewittchen*), et enfin Louis Soutter, violoniste et peintre enfermé pendant vingt ans par sa famille dans un lugubre hospice à Ballaigues. Le compositeur bernois explique son attirance pour les déclassés: «Pour moi, être différent est quelque chose qui fait partie de la vie. Je ne recherche pas le côté malade d'une personne. Je recherche des personnes dont l'imagination

n'a pas de limite, qui sont capables de passer outre, que ce soit vers le monde de la folie ou vers un au-delà, les deux sont apparentés. Les personnes de cette sorte ont simplement des antennes plus fines que d'autres, l'accès à leur subconscient est plus direct.»

Oublié le déguisement meringue de la violoniste, les musiciens ont prouvé qu'une œuvre contemporaine, vaste et exigeante, tant pour eux que pour les auditeurs, pouvait atteindre le cœur d'un public qui ne manqua pas de manifester son adhésion par une longue ovation.

Jean-Blaise Rochat

Références:

Tchaïkovsky, *Concerto pour violon op. 35 en Ré majeur*; Stravinsky, *Les Noces*, Patricia Kopatchinskaja, violon, MusicAeterna, dir. Teodor Currentzis, CD Sony, 2016.

Heinz Holliger, *Violinkonzert, «Hommage à Louis Soutter»*, Thomas Zehetmair, SWR Sinfon-



Catalogne: Poutine refuse d'intervenir

Faut-il être pour ou contre l'indépendance de la Catalogne? Ce genre de question politique se pose assez rarement. La plupart du temps, tout le monde sait ce qu'il faut penser. La masse docile suit tout naturellement l'avis dominant de la presse et des médias, tandis que les esprits frondeurs et contestataires prennent un malin plaisir à penser le contraire.

LE COIN DU RONCHON

Mais, dans l'affaire catalane, quel est l'avis des médias? Eh bien... En fait, on ne le sait pas vraiment. Pour eux aussi, le choix est difficile. Ils ont été habitués à des cas simples, où la réponse allait de soi. Les Criméens? Pro-russes, donc méchants. (Fascotte!) Les Kosovars? Anti-serbes, gentils. Les Rohingyas? Musulmans, gentils. Les Kurdes? Gentils, on ne sait plus pourquoi, mais on a toujours dit comme ça. Avec les Ecosseis, il avait fallu commencer à réfléchir; mais depuis que les Anglais ont voté le Brexit et que l'Ecosse réclame de rester dans l'Union européenne, la réponse est tombée: gentils. Tout ça est aussi simple que le livret de sept. Mais la Catalogne? Là-bas, certains indépendantistes sont de gauche, donc *intelligents*, mais d'autres sont de droite, donc *égoïstes*, comme dirait notre Prix Nobel de chimie. «Indépendantiste», c'est connoté plutôt

nieorchester, dir. Heinz Holliger, CD ECM Records 1890, 2004.

PS: Dans sa dernière livraison d'octobre, le mensuel *Classica* offre une pleine page à l'écrivain Benoît Duteurtre pour défendre la version ramuzienne des *Noces* de Stravinsky: «*L'Histoire du soldat, Renard et Les Noces* furent en effet conçus dans une profonde amitié avec le poète Charles Ferdinand Ramuz. [...] Il faut rappeler en effet que si *Les Noces* furent composées sur des textes populaires russes, la version française fut écrite simultanément avec l'aide de Ramuz qui prit soin d'adapter chaque mot, chaque syllabe à la rythmique du compositeur.» Duteurtre fait l'apologie de l'enregistrement réalisé en 1973 chez Erato sous la direction de Dutoit, jamais réédité: «On y retrouve les chœurs de Lausanne dirigés par Michel Corboz au sommet de son art; une distribution vocale magnifiée par Eric Tappy et Philippe Huttenlocher; et tout ce qu'il faut de percussions et pianos tenus, pour deux d'entre eux, par Nelson Freire et Martha Argerich.» Nous nous associons volontiers à Benoît Duteurtre pour demander à Warner Classics la restitution de cet «éblouissant moment stravinskien qui devrait figurer dans toute discothèque.»

positivement; mais «nationaliste», c'est super-négatif. Les Catalans s'opposent à un Etat central, ce qui est plutôt vilain; mais l'Etat central rappelle les heures les plus sombres du franquisme, et cela doit nous interpellier.

Bref, c'est un casse-tête. Les commentateurs politiques retiennent leur souffle – et surtout leur crayon au-dessus de l'insidieuse question à choix multiple: gentils ou méchants? Craignant de faire un faux pas qui pourrait les envoyer au goulag intellectuel, ils se résignent à écrire des articles aussi neutres que possible, donnant la parole aux uns et aux autres, pointant du doigt les maladroites des deux parties, tout en évoquant le droit de chacun à faire entendre sa voix. Comment un journaliste peut-il faire son travail si on ne lui dit pas clairement qui sont les gentils et qui sont les méchants?

En désespoir de cause, la presse sait qu'elle doit se référer à la position de Vladimir Poutine, pour soutenir le camp adverse. Mais que pense Poutine de la Catalogne?

En refusant de lancer ses colonnes de blindés à l'assaut de Barcelone ou de Madrid, le maître du Kremlin démontre une fois de plus sa capacité de nuisance envers le monde occidental. Sans même avoir eu besoin de mobiliser ses légions de hackers, il a réussi à paralyser nos médias et à plonger notre opinion publique dans un abîme de perplexité.

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges